



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
1 Coiffure Exécutée par M. Ange du Havre au Salon de Coiffure de M. Nardin
2 Chapeau de satin 3 Bonnet de blonde orné de fleurs.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Redingotte de gros de Naples, Chapeau de batin orné de rubans



PETIT COURRIER DES DAMES

ANNONCES



DES MODES,



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{	pour trois mois.....	9 fr.
		pour six mois.....	18
		pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

BIJOUX.

APRÈS avoir rendu compte des principaux objets relatifs à la toilette qui se trouvèrent, cette année, à l'exposition, il nous restait à rendre un hommage public au mérite qui avait été récompensé par une médaille honorable. Nous renfermant cependant dans nos attributions, nous crûmes

Opéra.
de rubans

10 liv.

2000

ne devoir citer que les succès qui devaient rapporter quelques avantages à nos modes, et nous n'eûmes point été chercher, sous des noms scientifiques ou barbares, une invention gracieuse ou un objet délicat. Certes, ce n'est point à la grossière indication de *poteries* que nous eussions été demander des notices sur la médaille obtenue par M. Bourguignon, et cependant nous avons reconnu que c'était dans cette catégorie qu'étaient classés ces bijoux brillans que nous allons exhumer de ces lourdes *poteries*, afin d'en parler d'une manière digne de leur véritable mérite, *et rendre à César ce qui appartient à César*.

Parmi les nouvelles inventions de M. Bourguignon, nous citerons ses colliers chinois, qui ont le double mérite de l'originalité et du bon goût : ils sont composés de très-grosses perles d'émail bleu, enchâssées dans des petites feuilles d'or, et sur lesquelles sont peints, en diverses couleurs, une multitude de petits dessins très-bizarres; de longues chaînes offrent aussi la même épithète, la même disposition, et sont d'un effet délicieux sur le cou.

Les croix doubles, bijou charmant, original et piquant, qui possède un secret dont le propriétaire seul a la clef, et qui peut renfermer en lui seul tous les secrets d'un diplomate ou d'un amant... aussi est-ce avec beaucoup de discrétion que nous recommandons la croix double.

Un nouveau genre de bracelets grecs, qui, aussi volumineux que tout ce que l'on a encore vu, offre beaucoup plus de goût et de richesse dans son travail : les camées qui sont au milieu ne ressemblent point aux camées coulés; ils sont arrêtés dans un large feuillage d'or, qui entoure le bras au moyen de plusieurs charnières très-artistement placées.

Pour coiffure, de nouvelles épingles à boule d'or, qui ont l'avantage inappréciable de ne point être encore répandues : à chaque boule est suspendue une grappe de perles d'or retenue dans une petite couronne de feuilles d'or, et dont le vacillement gracieux sera du plus charmant effet sur la tête.

D'autres épingles pour cheveux, dont la tête est formée par un serpent qui retient dans sa bouche plusieurs pendans de perles; le bruit qu'ils pourront faire, en s'entre-

choquant au moindre mouvement, donnera peut-être à quelques plaisans l'envie de demander pour qui sont les serpens qui sifflent sur la tête : néanmoins, le bijou est charmant et mérite d'être recommandé, comme tout ce qui sort des ateliers de M. Bourguignon.

— Nous ne quitterons pas l'article des bijoux sans parler d'une nouvelle recherche que nos élégantes semblent vouloir ajouter à leur luxe ; ce sont de petits boutons en or ou pierreries, qui tiennent lieu de rosettes sur les souliers habillés. La duchesse de B*** avait dernièrement ajouté, à la grâce de son joli petit pied, l'élégance de deux beaux brillans qui serraient un soulier de satin noir.

— Les souliers en castor, sur lesquels sont ajoutées de jolies petites guêtres en drap de soie noire, sont une chaussure très-généralement adoptée cet hiver ; les guêtres sont quelquefois fermées par une rangée de boutons en jais, quelquefois par de très-petites boucles en fer bronzé.

— La plupart des robes en velours ou en étoffe de soie, destinées aux grandes toilettes, sont à corsage uni, lacé et descendant en cœur sur le devant de la taille. On fait beaucoup de robes de velours sans plis sur le devant ; ils ne prennent que des hanches, sur lesquelles on en pose trois grands fixés à plat ; encore pouvons-nous citer des élégantes qui font faire leurs robes de velours entièrement unies. Beaucoup de corsages aussi sont drapés.

— Les cachemiriennes sont des étoffes très-souples et de très-bon goût, que les femmes bien mises portent en demi-négligé ; ce tissu est rayé de deux couleurs différentes et fait un très-joli effet, lorsqu'il est plissé tout autour de la taille.

— Nous compterons aussi, parmi les étoffes bien portées, les foulards à larges raies ; nous en avons remarqué plusieurs robes au salon, bien qu'elles fussent à demi cachées par les manteaux. Une des plus jolies était à raies rouges et blanches, de la largeur de quatre doigts ; les raies de couleur étaient unies ; celles fond blanc parsemées de petits bouquets très-gracieusement peints en diverses couleurs : un volant d'une demi-aune de hauteur garnissait cette robe, qui sortait des magasins de M. Burty.

— Beaucoup de robes en velours turc se faisaient dis-

tinguer à la représentation donnée à Feydeau au bénéfice de Huet. On voyait des manteaux en satin doublés en pluche de couleur ; des bérêts en blonde ou en coques de rubans , entremêlés de petites plumes ou de marabouts ; plusieurs pèlerines en marabouts ; des coiffures formées par des plumes soutenues dans des clefs d'or ou des nattes d'or.

ANECDOTES CONTEMPORAINES.

LE MARIAGE DANS LES CAMPS.

M^r de S...., général en chef d'un corps de l'armée française , commandait une petite ville d'Allemagne au commencement de 1813. Les événemens de la guerre ravirent à la France presque toutes ses conquêtes ; M^r de S.... voulut rester à son poste , et défendre , jusqu'à la mort , le commandement qu'il tenait de la confiance de l'empereur. Mais , après un siège long et meurtrier , après avoir vu ses plus braves soldats tomber à ses côtés , et plusieurs quartiers de la ville ensevelis sous les ruines , il se vit forcé de capituler , et fut emmené prisonnier en Hongrie avec son état-major , et sa fille Julie de S.... à peine âgée de 16 ans.

Que les premiers momens de leur captivité furent douloureux ! M^r de S.... , éloigné de son pays , privé de sa liberté , séparé de sa famille , ne pouvait songer sans désespoir aux désastres qui accablaient la France , naguère si glorieuse. Nos armées , qui avaient planté l'étendard français sur toutes les capitales de l'Europe , avaient péri au milieu de la glace de la Russie. Les derniers bataillons qui luttaient encore contre la coalition , signalaient leur retraite par des prodiges de valeur ; mais chaque jour apportait la nouvelle de quelque catastrophe. Julie partageait vivement la douleur de son père ; mais elle avait dans l'exil un consolateur et un ami. Dans le malheur , la sensibilité s'exalte , le cœur devient plus accessible aux impressions tendres , et celui de Julie avait été touché par les soins empressés , par les assiduités constantes du jeune Gustave de *** , aide-de-camp de son père. Gustave , officier distingué dans son corps , estimé de M^r de S.... , devait plaire à Julie. C'était avec lui et son père qu'elle passait presque tous ses instans :

ces entretiens lui faisaient oublier les ennuis de la captivité, la douleur de l'exil.

M^r de S. . . . s'était aperçu du plaisir que sa fille éprouvait auprès de Gustave ; il n'en avait point été alarmé. Il se reposait avec sécurité sur la loyauté de ce jeune militaire, et craignait de rompre une liaison qui allégeait les chagrins d'une fille chérie.

Cependant la captivité de M^r de S. . . . durait toujours, et l'amour de Gustave et de Julie devenait chaque jour plus violent. Le général crut qu'il ne devait point différer de légitimer leur attachement. Le jour de la célébration du mariage fut fixé.

En l'absence de magistrat public, M^r de S. . . . crut qu'il pouvait faire célébrer, devant les officiers qui l'avaient suivi en Hongrie, une union qu'il se proposait de faire valider à son retour en France. Il assemble son état-major : Julie et Gustave vinrent prononcer devant lui la promesse solennelle d'un éternel amour. C'était un spectacle touchant que celui de ces Français exilés, constitués en tribunal de famille, et scellant de l'honneur une alliance qu'ils croyaient indispensable.

Peu de tems après, la paix générale fut signée. L'ivresse était générale. Gustave seul ne la partageait point. Au moment d'entrer en France, il parut triste et rêveur. Une grande inquiétude se manifesta sur son visage et jusque dans ses discours. A la frontière, il prétexte des affaires de famille qui le forcent à un voyage. Julie veut le suivre ; il s'y refuse. Il devait revenir sur-le-champ à Paris : mais on l'attendit vainement. Aucune lettre n'apporta de ses nouvelles, aucune recherche ne put apprendre ce qu'il était devenu. Julie, trahie dans son amour, déshonorée par la plus odieuse perfidie, n'avait plus qu'un malheur à craindre... Elle devint mère... mais la fatigue du voyage, la violence de son désespoir avaient altéré sa santé ; son enfant ne vécut que quelques heures.... Ne fut-elle pas heureuse de le perdre?... Quels souvenirs il aurait perpétués !

La douleur de cette infortunée a résisté aux années, aux distractions du monde, au bruit de la capitale. Elle pleure encore la perfidie de celui qu'elle aimait, qu'elle croyait généreux. Oh ! si ces lignes pouvaient arriver jusqu'à lui et

enfoncer dans son ame les angoisses du remords , combien il aurait horreur de son crime et se détesterait lui-même !

MÉLANGES.

THÉÂTRES.

FEYDEAU.— Le représentation au bénéfice de Huet a eu le succès le plus désirable pour lui. D'abord vingt-cinq mille francs de recette , puis des applaudissemens unanimes payés par la plus brillante société de la capitale. S. A. R. MADAME et la Famille du Duc d'Orleans honoraient de leur présence ce spectacle auquel tous les talens et tous les arts réunis ont contribué à donner de l'éclat. La soirée s'est prolongée jusqu'à une heure du matin , et nous devons avouer que l'ennui n'a pas souffert qu'on le laissât si longtemps à la porte : vers minuit il avait conquis la majeure partie des loges, qui étaient désertes lorsque le rideau a été baissé pour la dernière fois.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — Souvent la victoire échappe au général le plus habile, alors que toutes les chances de succès semblent réunies en sa faveur. Tel a été le sort de M. Scribe dans son *Mariage d'Argent*. Les initiés aux secrets du Théâtre Français prédisaient à la pièce de grands triomphes ; les compétiteurs de M. Scribe , sur cette scène , se condamnaient déjà , d'après les dernières répétitions , à ajourner, jusqu'à l'hiver prochain , leurs ouvrages qu'ils craignaient de voir éclipsés par la vogue que ne pouvait manquer d'obtenir la pièce nouvelle.

A la première représentation quelques orages se sont élevés contre ce succès tant promis et mérité. L'auteur, séduit par la facilité de son style, s'était livré à des longueurs ; des acteurs, troublés par les dispositions hostiles du parterre, ont commis des fautes de mémoire qui ont nui au développement de l'intrigue ; mais, à la seconde représentation, tout a été réparé ; des coupures faites avec art, et un jeu plein de chaleur et d'ensemble, ont rendu à toute sa gloire un nom cher aux vrais amis des lettres.

Des mots charmans, un dialogue brillant de finesse et d'élégance, des combinaisons heureuses, et surtout M^{lle} Mars, assurent actuellement à la pièce une carrière honorable. Jamais M^{lle} Mars n'a été plus admirable, et jamais, il faut

en convenir, un rôle ne lui a permis mieux, que celui de M^{me} de Brienne, de déployer toute la variété de son talent.

—Après ces deux événemens remarquables, la représentation d'*Irène* ou *la Prise de Napoli*, au CIRQUE-OLYMPIQUE, est ce qui fixe le plus l'attention des amateurs de spectacle. Là, comme à Navarin, c'est un triomphe complet. Irène, veuve de Botzaris assassiné par les Turcs, conduit les Grecs à la vengeance. Le second acte représente le fort de Napoli assiégé par les Grecs; trois coups de canon, partis de la flotte, sont le signal de l'attaque, elle a lieu par terre et par mer, le fort s'engloutit, les flots le recouvrent, et le vaisseau amiral paraît dans le fond pour recueillir les victimes échappées à l'explosion du fort.

Des décorations magnifiques, des costumes grecs et turcs superbes et pleins de vérité, la mise en scène bien entendue, et le jeu intelligent des acteurs, donnent la certitude que les exploits des Grecs ne seront pas reproduits aux yeux des Parisiens moins de fois que ceux du *Vétérán* ne viennent de l'être.

—On a repris avec succès, au Vaudeville, une jolie petite pièce, qui a eu un succès brillant il y a douze ans, c'est le *Voile d'Angleterre*, de MM. Moreau et feu Wafard. Elle n'a pas paru moins agréable que dans sa nouveauté, et ne peut manquer d'attirer du monde.

—*Le Lit de Circonstance* dont le titre excitait beaucoup de conjectures, n'en a réalisé que de fort tristes pour son auteur, M. Eugène, dont le nom a été livré au milieu d'un orage de sifflets.

—On a remarqué que la bataille navale de Navarin a été livrée à 2,309 ans de distance, le même jour et le même mois que celle de Salamine, qui a eu lieu le 20 octobre, 480 ans avant l'ère chrétienne.

—Pendant que nos marins font voir aux Musulmans la lumière à coups de canon, des littérateurs entreprennent de leur faire connaître celle de la science et des arts. On monte à Alexandrie d'Égypte un théâtre sur lequel on va représenter un drame Italien, traduit en turc, et intitulé les *Prisonniers de Montenero*. Un journal politique et littéraire, écrit en français, paraît une fois par mois à Tripoli en Barbarie, sous le nom de l'*Investigateur Africain*.

FAUST, Tragedie de Goëthe,

Traduction nouvelle, par M^r GÉRARD; fort volume in-18, papier fin satiné, avec une planche représentant *Faust signant le pacte avec Méphistophélès*. Prix : 3 fr. 50 cent. A la Librairie de Dondey-Dupré Père et Fils, rue Richelieu, N^o 47 bis.

Dans un moment où nos principaux théâtres se proposent de représenter les aventures si bizarres et si merveilleuses du docteur *Faust*, l'un des inventeurs de l'imprimerie, c'est arriver à tems que d'en publier une traduction. Un homme de lettres a dit : « Je ne connais pas de lecture » plus attachante que celle de ce drame terrible, qui » présente la vie tout entière d'un homme d'ailleurs si intéressant par lui-même. » Le nouveau traducteur a rendu avec une grande fidélité cette conception étonnante du puissant génie de Goëthe, et il peut compter sur un grand succès.

~~~~~

La *Société des Amateurs* qui tient ses séances musicales dans la salle du Vauxhall, boulevard St.-Martin, va recommencer ses concerts. Le choix d'amateurs composant l'orchestre, la bonne exécution des morceaux, la réunion brillante que ces concerts attirent, nous portent à les recommander à l'attention de MM. les artistes qui désireraient se faire entendre en public et qui ne trouvent pas toujours une occasion favorable de montrer leurs talens dans tout leur éclat. Nous croyons donc faire quelque chose d'agréable pour ceux qui seraient dans ce cas, en les prévenant qu'ils doivent s'adresser à M. d'Outrepoint, Président, rue du Dragon, n<sup>o</sup> 13, ou à M. Flaudin, Secrétaire, rue Coquenard, n<sup>o</sup> 38.

~~~~~

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, Rue Richelieu, N^o 47 bis, et rue Saint-Louis, N^o 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin. A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 518.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n^o 46, au Marais.